

Recherches sociographiques



Alain LACOMBE, *Errol Bouchette, 1862-1912. Un intellectuel*

Pierre Trépanier

Volume 40, Number 1, 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057249ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057249ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Trépanier, P. (1999). Review of [Alain LACOMBE, *Errol Bouchette, 1862-1912. Un intellectuel*]. *Recherches sociographiques*, 40(1), 136–139.

<https://doi.org/10.7202/057249ar>

Le présent recueil se lit bien et illustre la maturité atteinte par la recherche historique au Québec. Jean Hamelin n'a pas semé dans des terres stériles.

Pierre LANTHIER

Centre interuniversitaire d'études québécoises,
Université du Québec à Trois-Rivières.

Alain LACOMBE, *Errol Bouchette, 1862-1912. Un intellectuel*, Montréal, Fides, 1997, 236 p.

L'histoire intellectuelle a cessé de bouder la biographie. Elle redécouvre l'intellectuel dans son individualité en même temps que dans sa communauté, ses réseaux et sa sous-culture. Oublieuse des leçons de Philippe SYLVAIN et prétextant qu'il fallait pratiquer l'histoire *socioculturelle* – comme s'il n'allait pas de soi que toute culture est sociale –, elle en était venue à déconsidérer la pensée et à ne plus prendre au sérieux les idées. Production, diffusion, réception, rapport au pouvoir risquaient d'accaparer l'attention, rejetant à la marge l'objet de toute cette agitation : les savoirs, les doctrines, les idéologies. Les ironies de la postmodernité aidant, de jeunes historiens redonnent sa dignité à l'aventure intellectuelle. Il y a peu, Patrice DUTIL publiait *L'Avocat du diable. Godfroy Langlois et le libéralisme progressiste dans le Québec de Wilfrid Laurier* (Montréal, Robert Davies, 1994, 376 p.) et, dans le même esprit de respect pour la pensée et ses risques, Xavier GÉLINAS consacrait un article solide à « La droite intellectuelle et la Révolution tranquille » (*The Canadian Historical Review*, vol. 77, n° 3, septembre 1996, p. 353-387). Voici maintenant qu'un jeune chercheur s'intéresse à Errol Bouchette, économiste et sociologue d'avant l'institutionnalisation des sciences sociales, essayiste important, contemporain de Léon Gérin, dont la vie nous était mieux connue que la sienne grâce à l'étude d'Hervé CARRIER (*Le Sociologue canadien Léon Gérin, 1863-1951. Sa vie, son œuvre, ses méthodes de recherche*, Montréal, Bellarmin, 1960, 153 p.) Le petit livre sans prétention d'Alain Lacombe, à l'origine une thèse de doctorat, se révèle une contribution vraiment utile.

Ce coup d'essai n'est pas parfaitement maîtrisé, mais qui s'en étonnerait ? D'ailleurs, on peut soupçonner l'éditeur d'être responsable d'un certain nombre de choix discutables : par exemple, le renvoi à la thèse de doctorat pour le bilan historiographique ou encore le ton lourdement pédagogique de certains passages, dont quelques-unes des présentations qui coiffent les chapitres. Mais l'évidente jubilation qui traverse cette biographie intellectuelle est communicative et le lecteur, qui y apprend beaucoup, s'instruit avec plaisir.

Dans une première partie, l'auteur reconstitue « l'itinéraire d'un intellectuel », c'est-à-dire ses années de formation et les étapes de sa carrière. Il montre comment son entrée dans la fonction publique fédérale, qui le mènera à la bibliothèque du Parlement, l'une des plus riches du pays, fournira à l'avocat-journaliste l'occasion de se libérer d'une besogne partisane et alimentaire pour se transformer en essayiste

autodidacte, engagé librement et pour son propre compte dans les débats de la Cité. Sa légitimité nouvelle, appuyée le prestige serein de la science – l'économie politique et sociale –, lui confère une stature d'intellectuel. Interprète des passions politiques dominantes, il en propose à sa société le bon usage dans un discours critique et motivé. Le libéralisme fournit le fil conducteur de ce parcours, son séjour à l'*Électeur* convenant mieux à son orientation idéologique que son stage à l'*Étendard*, journal ultramontain du sénateur F.-X.-A. Trudel, à une époque, il est vrai, où l'effervescence nationaliste de la crise rielliste et l'adresse d'Honoré Mercier brouillaient les frontières partisanes.

Dans une seconde partie, intitulée un peu bizarrement, du moins au premier abord, « la voix d'un intellectuel », l'historien étudie à la fois les genres qu'employait Bouchette et le contenu intellectuel de sa prose. Par l'article de journal, puis l'essai et le roman à thèse, l'essayiste propose à ses compatriotes un programme économique fondé sur de vastes lectures et inspiré par la « ferveur patriotique » (p. 201). Il exhorte les Canadiens français à se donner les moyens de prendre part au développement industriel, qui nourrit l'optimisme de tout le Canada à l'aube du XX^e siècle. Il les invite à valoriser les héros de l'avenir : l'entrepreneur, l'administrateur et le technicien. À l'État, il demande de se doter d'un système d'éducation moderne pour former des ouvriers d'élite, des industriels, des hommes d'affaires, des spécialistes. Les gouvernements Gouin et Taschereau réaliseront bon nombre de ses projets, mais resteront insensibles au plus audacieux : l'organisation par l'État ou avec son aide d'un Crédit industriel pour mettre des capitaux à la disposition des entrepreneurs canadiens-français. L'historien s'efforce – quoique parfois de façon trop elliptique – de situer Bouchette par rapport aux auteurs qui l'ont précédé, accompagné et suivi, ainsi que par rapport à ses publics (intellectuels comme lui, clergé, hommes politiques, hommes d'affaires, jeunesse). Il tente aussi de mettre au jour la rhétorique et les choix littéraires de l'écrivain, qui veut informer et convaincre sans heurter. Enfin il évalue le rôle de Bouchette en relativisant l'originalité de sa pensée, compte tenu des opinions de ses contemporains, et en dressant l'inventaire des réalisations qu'il a pu inspirer. De la sorte, l'auteur nous renseigne à la fois sur un intellectuel au tournant du siècle, sur l'influence qu'un écrivain d'économie politique pouvait ambitionner d'exercer dans la société canadienne-française et sur les conditions de la vie de l'esprit dans un milieu qui souffrait encore de graves carences institutionnelles. Dans l'ensemble, il atteint assez bien ses objectifs, pour notre plus grand profit.

L'auteur a du mérite. Rien de très satisfaisant n'avait été écrit ou, à coup sûr, publié sur Bouchette en tant qu'intellectuel, si ce n'est des résumés de ses publications et quelques commentaires (trop rapides) de son roman. On devait se contenter de généralités sur sa vie et sur sa carrière. Sa pensée, sommairement esquissée, attendait une analyse globale et précise, un effort de contextualisation et un repérage patient des influences et des concordances. En somme, les historiens citaient à qui mieux ses mots d'ordre (« Emparons-nous de l'industrie ! ») sans vraiment connaître l'homme et l'œuvre. Une lacune se comble. L'histoire de la vie intellectuelle, des sciences sociales et des idéologies au tournant du siècle s'en trouve éclairée, enrichie. On saisit mieux la place de Bouchette dans l'histoire du mouvement leplaysien au Canada français, à côté de la Société canadienne

d'économie sociale, de la Société d'économie politique et sociale de Québec, de Léon Gérin, de l'Action sociale catholique et de l'École sociale populaire. Il faut saluer les efforts de documentation de l'auteur. Si peu de chercheurs ont publié sur Bouchette, c'est d'abord parce que la documentation était dispersée et lacunaire au point de décourager les meilleures volontés. Avec une curiosité et une ténacité qui l'honorent, Lacombe a réussi à réunir un impressionnant corpus documentaire. Comme il y subsiste des déficiences impossibles à corriger, l'auteur ne peut répondre parfaitement à toutes les questions que lui pose son sujet, mais sur presque toutes il projette assez de lumière pour justifier son entreprise. Son érudition est rassurante, de même que sa prudence. Il sait se taire quand sa documentation est muette ou incertaine : en bon historien, il refuse de se laisser prendre au jeu des conjectures.

Pourtant, il reste beaucoup à écrire sur la pensée de Bouchette dans ses rapports avec celle de ses contemporains. On peut se demander pourquoi l'auteur ne s'est pas livré à une comparaison détaillée de l'idéologie de Bouchette et de celle de Langlois (p. 141), se privant ainsi d'un dialogue avec DUTIL, qui aurait pu donner des résultats intéressants. Langlois, journaliste libéral progressiste, intellectuel radical fort préoccupé par les questions économiques et sociales, n'était pas un nationaliste. Qu'en était-il de Bouchette ? Son argumentaire faisait-il de lui un nationaliste ? Sa position était délicate : en tant que leplaysien de la branche tourvillienne, il était enclin à valoriser le modèle anglo-saxon, donc à juger supérieure la tradition nationale de l'Autre. L'auteur esquive le débat. Au lieu d'analyser rigoureusement les relations entre le libéralisme et le nationalisme chez Bouchette, il se contente le plus souvent d'indiquer comment ce dernier ruse avec ses publics. Le lecteur se demande si Bouchette avait la claire conscience des contradictions introduites dans sa pensée et s'il a tenté une conciliation non seulement tactique, mais aussi doctrinale, comme le fera Esdras Minville à partir des thèses du traditionalisme candien-français. Se peut-il que Bouchette, admiré des nationalistes de son temps, n'ait pas été lui-même un nationaliste ? N'était-il pas plutôt un libéral pour qui compte surtout la promotion individuelle mais qui, par réalisme, admet que cette dernière passe par le progrès collectif et, au besoin, par l'intervention de l'État ? Le livre refermé, le lecteur reste perplexe, non devant le libéralisme de Bouchette, amplement démontré, mais devant son patriotisme. Sauf erreur, l'auteur évite le terme *nationalisme*. Bouchette aurait été un libéral patriote. La discussion tourne court. L'auteur semble convenir, implicitement, que la présence d'éléments programmatiques nationalistes ne suffit pas à classer une idéologie dans la catégorie du nationalisme. En effet, l'important, ce sont les composantes dominantes, structurantes, celles qui, se subordonnant les autres, structurent une pensée, lui dessinent une configuration particulière, lui impriment une dynamique, lui imposent son sens profond. Malgré les positions développées, dans un collectif passionnant, par François BLAIS, Guy LAFORÉST, Diane LAMOUREUX et leurs collaborateurs (*Libéralismes et nationalismes. Philosophie et politique*, Sainte-Foy, PUL, 1995, 228 p.), l'accord du libéralisme et du nationalisme au sein d'une même doctrine paraît problématique, en tout cas s'il s'agit d'aller plus loin que le bricolage idéologique (François BOURRICAUD, *Le bricolage idéologique. Essai sur les intellectuels et les passions démocratiques*, Paris, PUF, 1980, 271 p.). À la décharge de

l'auteur, reconnaissons que ces questions sont difficiles et que l'historiographie n'y fournit encore que des réponses hésitantes, comme l'illustre l'ouvrage d'Hélène PELLETIER-BAILLARGEON (*Olivar Asselin et son temps*, tome I, *Le militant*, Montréal, Fides, 1996, 777 p.). On peut en dire autant de la modernité dans l'œuvre de Bouchette : il manque, dans cette monographie, un examen approfondi des articulations entre le spirituel et le temporel, le religieux et l'idéologique, le privé et le public. Mais les sources le permettraient-elles ?

Une autre comparaison méthodique n'aurait pas été superflue pour analyser les figures de l'intellectuel canadien-français au début du XX^e siècle : celle des deux amis qu'étaient Gérin et Bouchette, l'un et l'autre férus de science sociale au sens tourvillien du terme, le second versé aussi en économie politique. « Errol Bouchette, écrit l'auteur, est un intellectuel porteur d'une œuvre d'opinion. S'il écrit, en effet, c'est d'abord et avant tout pour faire avancer la cause du Canada français et des Canadiens français [...] C'est un écrivain d'opinion, non pas un savant » (p. 108). Pourquoi ces pléonasmes ? Par définition, le savant qui se confine à la science n'est pas un « intellectuel ». Mais on peut imaginer de multiples manières de doser, dans une œuvre, la production scientifique et l'écriture engagée, de répartir, dans une carrière, le temps attribué au travail intellectuel désintéressé et celui voué à l'engagement, de mesurer la durée de la présence dans les débats civiques, de moduler le message et de choisir les véhicules pour le répandre. En quoi, à cet égard, Bouchette, Gérin et, par exemple, Edmond de Nevers différaient-ils ?

Enfin, le lecteur remarquera, dans cette biographie, l'admiration intelligente, critique mais réelle de l'auteur pour son héros. On a parfois l'impression qu'en histoire le statut scientifique ne se conquiert qu'au prix du blasement ou du cynisme, et que le dénigrement, confondu avec la distanciation, garantirait paradoxalement l'objectivité. En cette fin de siècle, des étudiants rejettent le relativisme radical ; ils éprouvent un malaise face à l'historicisme, qui consiste à demander à la discipline historique plus qu'elle ne peut donner : une métaphysique, une psychologie et une politique. Les meilleurs s'inspirent de l'enseignement de Julien BENDA, à qui on doit une définition normative de l'intellectuel : le lettré qui s'engage au nom de valeurs éternelles et qui même engagé, persiste à placer la contemplation plus haut que l'engagement. Mes adversaires, observait Benda, « m'ont signifié qu'ils ne voulaient plus entendre parler de la contemplation des idées pures ou essences éternelles, laquelle, depuis Platon, avait fait le fond de la métaphysique proposée au respect des hommes » (Julien BENDA, *La Fin de l'éternel*, Gallimard, 1977, 1^{re} éd., 1928, p. 125). Penser, c'est distinguer ; distinguer, c'est formuler les raisons de ses admirations.

Pierre TRÉPANIER

Département d'histoire,
Université de Montréal.
